

Vienne

La capitale était restée intacte dans son ancienne splendeur, asile de la cour, conservatrice d'une tradition millénaire. Les Romains avaient posé les premières pierres de cette cité en érigeant un *castrum*, poste avancé destiné à protéger la civilisation latine contre les barbares et, plus de mille ans après, l'assaut des Ottomans contre l'Occident s'était brisé sur ses murailles. À l'intérieur, on sentait que la ville avait poussé comme un arbre, un anneau après l'autre ; et, à la place des anciennes fortifications, c'était le Ring, avec ses édifices solennels, qui entourait le précieux cœur de la cité ; au centre, les vieux palais de la cour et de l'aristocratie racontaient toute une histoire consignée dans les pierres : ici, chez les Lichnowsky, Beethoven avait joué ; là, les Esterházy avaient reçu Haydn ; plus loin, dans la vieille université, avait retenti pour la première fois La Création de Haydn ; la Hofburg avait vu des générations d'empereurs, et Schönbrunn Napoléon ; dans la cathédrale Saint-Étienne, les princes alliés de la chrétienté s'étaient agenouillés pour rendre grâce à Dieu d'avoir sauvé celle-ci des Turcs ; l'Université avait vu dans ses murs d'innombrables flambeaux de la science. Et parmi tous ces monuments se dressait la nouvelle architecture, fière et fastueuse, avec ses avenues resplendissantes et ses magasins étincelants. Mais ici, l'ancien se querellait aussi peu avec le nouveau que la pierre taillée avec la nature vierge. Il était merveilleux de vivre dans cette ville hospitalière, qui accueillait tout ce qui venait de l'étranger et se donnait généreusement ; il était plus naturel de jouir de la vie dans son air léger, ailé de sérénité, comme à Paris. Vienne était, on le sait, une ville jouisseuse, mais quel est le sens de la culture, sinon d'extraire de la matière brute de l'existence, par les séductions flatteuses de l'art et de l'amour, ce qu'elle recèle de plus fin, de plus tendre et de plus subtil ? Si l'on était fort gourmet dans cette ville, très soucieux de bon vin, de bière fraîche et agréablement amère, d'entremets et de tourtes plantureuses, on se montrait également exigeant dans les jouissances plus raffinées. Pratiquer la musique, danser, jouer du théâtre, converser, se comporter avec goût et agrément – ici, on cultivait tout cela avec un art particulier. Ce n'étaient pas les affaires militaires, politiques ou commerciales qui occupaient la place prépondérante dans la vie de chacun, non plus que de la société dans son ensemble ; le premier regard que le Viennois moyen jetait chaque matin à son journal ne se portait pas sur les discussions du Parlement ou les événements mondiaux, mais sur le répertoire du théâtre, lequel prenait une importance dans la vie publique qu'on n'eût guère comprise dans d'autres villes. Car le théâtre impérial, le Burgtheater, était pour le Viennois, pour l'Autrichien, plus qu'une simple

scène où les acteurs jouaient des pièces ; c'était le microcosme reflétant le macrocosme, le miroir où la société contemplait son image bigarrée, le seul véritable Cortegiano du bon goût. Chaque perte, le départ d'un chanteur ou d'un artiste aimé, se transformait irrésistiblement en deuil national. Juste avant la démolition du vieux Burgtheater, où l'on avait entendu pour la première fois *Les noces de Figaro* de Mozart, toute la société viennoise, solennelle et affligée comme pour des funérailles, se rassembla une dernière fois dans la salle. À peine le rideau tombé, chacun se précipita sur la scène pour emporter au moins comme relique un éclat de ces planches où s'étaient produits ses chers artistes ; et, dans des douzaines de maisons bourgeoises on pouvait encore voir après des décennies ces morceaux de bois de peu d'apparence conservés dans de précieuses cassettes, comme dans les églises des fragments de la sainte Croix ■

Stephan Zweig, extraits du Monde d'hier.